

Par Sophie Bourdais  
Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

Il y a un an, lors du festival Musica, Pascal Dusapin dévoilait dans *Penthésilée*, son septième opéra, des abîmes de noirceur et de cruauté. Si profonds, si ténébreux, qu'il s'en était fallu de peu, à l'époque de l'écriture, que le compositeur n'y bascule le premier. « *On ne passe pas deux années avec un thème d'une horreur aussi fondamentale sans y laisser des plumes. Je me suis retrouvé démuni, presque effrayé* », se souvient Dusapin, grande et solide silhouette au regard doux. Comment exorciser la folie meurtrière de la reine des Amazones ? Pour rétablir une distance avec son sujet et, ainsi, réussir à terminer l'œuvre, le compositeur n'avait alors pas trouvé d'autre solution que de commencer une nouvelle pièce, *Disputatio* – celle-là même que reprend la nouvelle édition de Musica, ce 24 septembre à la cathédrale de Strasbourg.

*Disputatio* (discussion du jeune prince royal Pépin avec le maître Albinus) vient de l'heureuse collision entre, d'une part, une commande faite par les chanteurs berlinois du RIAS Kammerchor et le Münchener Kammerorchester (l'Orchestre de chambre de Munich) et, d'autre part, l'un des trésors glanés par le Dusapin bibliophile : un texte en latin rédigé au VIII<sup>e</sup> siècle par le théologien anglais Alcuin, conseiller de l'empereur Charlemagne. Autour de ce très poétique jeu de questions et de devinettes à propos de ce qui fonde et organise l'existence humaine, le compositeur a tissé une pièce à double chœur (quatre voix de femmes pour l'élève, les autres choristes figurent le maître) d'une beauté calme, aux douces résonances, à la dramaturgie discrète. Dans l'instrumentarium (glassharmonica, cloches plaques, percussions, timbales, cordes), il a glissé une petite cloche en *do* dièse, cadeau de son fils Louis : « *Il est bouddhiste, et il a passé plusieurs années dans un monastère. Je la prête pour chaque exécution.* » *Disputatio* est dédiée à son benjamin, Anton, 7 ans, né de son mariage avec la

comédienne Florence Darel. « *Aujourd'hui encore, je regrette le bonheur que j'ai eu à écrire cette pièce. Elle m'a permis de me reconstruire mentalement.* »

L'idée d'une réparation grâce à la musique infuse toute sa trajectoire. Né à Nancy le 29 mai 1955, dans une famille modeste où l'on n'écoute pas de musique, Pascal Dusapin découvre d'abord les sons. Comme ceux produits par le vent dans un champ de roseaux où l'enfant aime se blottir : « *Ça feulait, ça donnait des harmonies extraordinaires.* » Le souffle du vent lui inspirera une passion pour l'orgue, et nourrira des œuvres comme l'opéra *Perelà* et l'installation visuelle et sonore *Mille Plateaux*. A 6 ans, il croise un trio de jazz. Fasciné, il veut apprendre la clarinette. Son père le met au piano, avec lequel il entame une longue bataille. Le rêve d'instrumentiste, où l'orgue rejoint le piano, achoppe sur les limites posées par le corps : « *J'ai passé neuf ans avec un crabe dans la tête, à absorber quatorze médicaments par jour. Je faisais une épilepsie très grave. Cette maladie m'a bien emmerdé. En même temps, elle m'a sauvé de bien des choses, et l'isolement a créé une intériorité très particulière.* » A 14 ans, hospitalisé, Pascal Dusapin reçoit de son père la partition qu'il étudie : *L'Œuvre d'orgue sans pédale*, de Jean-Sébastien Bach. « *Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire : je tournais les pages, et tout sonnait dans ma tête. J'avais un accès à la musique, par l'écrit.* » Quatre ans plus tard, il entend *Arca-na*, d'Edgar Varèse. Nouveau choc. « *Du jour au lendemain, je me suis mis à l'écriture, en souffrant beaucoup, parce que je n'avais pas de technique. Mais j'étais déjà très littéraire, et, soudain, la littérature collait à la musique ! A cause de cela, je dis souvent que je suis un écrivain de musique.* »

Un écrivain qui continue d'utiliser crayon et papier, et qui calligraphie avec soin des partitions dont l'élaboration tumultueuse n'apparaît qu'au verso, sous forme de découpes et d'adhésifs. « *J'écris lentement, mais je produis*

#### À ÉCOUTER

##### Festival Musica,

du 21 septembre au 8 octobre, Strasbourg (67).

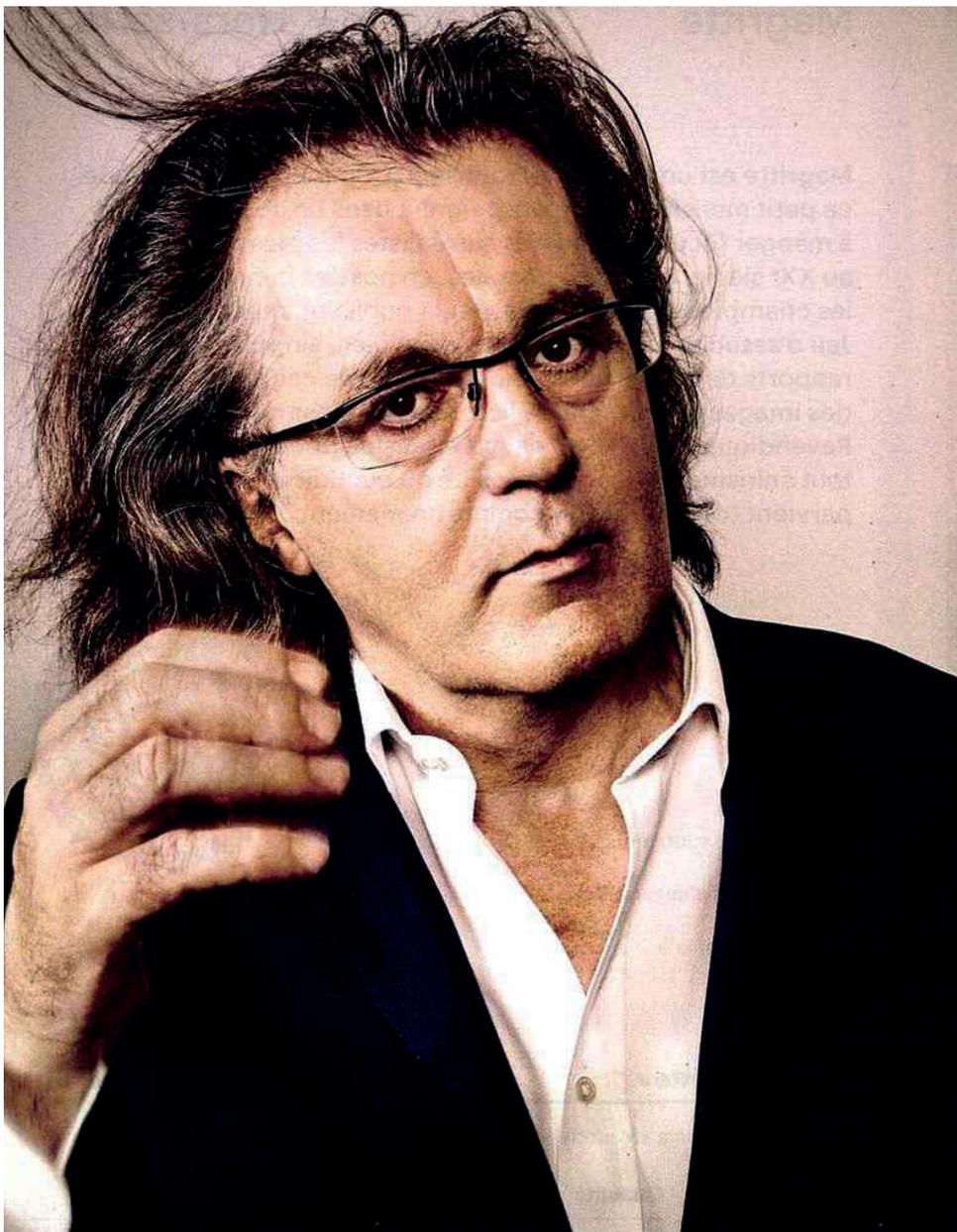
*Disputatio* et *Quatuor à cordes n° 3*, de Pascal Dusapin (le 24), *Chroniques terriennes* de Pierre Henry (le 23), *Mirrida*, opéra d'Ahmed Essyad (le 25), *Quatuor Diotima* (le 28, le 1<sup>er</sup> et le 4)...  
www.festival-musica.org.

#### À LIRE

**Accords photographiques**, de Pascal Dusapin, éd. Librairie de la Galerie, 2012

# L'ART DE LA FOUQUE

*Malgré une enfance contrariée par la maladie, Pascal Dusapin a réussi à réaliser son rêve artistique : devenir « un écrivain de musique ». En conciliant exigence et accessibilité.*



*beaucoup*», dit Pascal Dusapin, qui a aujourd'hui «*le privilège de [se] faire commander ce qu'il a envie d'écrire*». Ce qui n'implique pas que l'écriture vienne plus facilement, «*au contraire! Il faut creuser en soi, de plus en plus, pour ne pas réinventer ce qu'on a déjà fait*». Chaque pièce suscite ses propres satellites, comme ces préludes pour piano, «*excroissances*» d'un double concerto pour violon et violoncelle : «*Je ne commence ni ne finis rien, je continue, je ne m'arrête jamais*». La question de Rainer Maria Rilke<sup>1</sup> s'impose : mourrait-il s'il lui était défendu d'écrire ? Bref silence. «*Sans cela, je serais mort à moi-même depuis longtemps. Composer est une addiction. Si je m'arrête, je deviens fou*». Il a tout de même réussi, pour sa famille, à prendre cet été «*douze jours de vraies vacances. Et j'ai beaucoup aimé ça!*»

Est-ce parce qu'il n'a fait que passer au Conservatoire, et s'est formé à l'université, auprès de Iannis Xenakis ? Pascal

Dusapin ne s'est laissé enfermer dans aucune école. Ses œuvres n'ignorent aucune forme, et la dimension vocale y est fondamentale, du côté des instruments comme de celui des chanteurs. La radicalité et la violence des débuts ont laissé place au goût des contrastes, et à une générosité sonore qui rend sa musique aussi exigeante qu'accessible, pour les interprètes comme pour l'auditeur. «*Je n'aime pas écrire contre les instruments*», dit-il. Loin de se venger de ce piano qui l'a «*chassé de [lui] même*»<sup>2</sup>, il s'apprête à lui consacrer un nouveau cycle. Il adore travailler avec les orchestres : «*Je vais dans le détail, je les traumatise gentiment, puis ils font comme ils veulent!*» Et s'il n'écrit pas pour plaire, il ne méprise pas le public : «*C'est par lui que le compositeur existe! Même si elle peut le perturber, ma musique ne le rejette pas. Et je ne suis pas masochiste. Comme tout le monde, j'aime bien qu'on m'aime.*»

Conscient de «*la trouille*» qu'éprouvent beaucoup de ses compatriotes à l'égard de la musique contemporaine, il répond volontiers aux curieux qui l'interrogent sur son métier qu'il est «*architecte*». Ce qui n'est pas si faux, tant la question de la forme l'obsède... Curieusement, il ne se dit pas photographe, alors que la prise de vue l'accompagne «*depuis toujours*». Ses images, publiées sur le tard, dévoilent un attachement aux nuances de gris qui séparent le noir du blanc, aux choses fixes, aux histoires qu'elles dissimulent... Cette passion, concrétisée dans l'atelier par la présence de plusieurs Leica, de pellicules non développées et d'une quantité de livres spécialisés, il la vit comme «*un antidote à la musique, un apaisement. La musique crée une tension permanente, une torsion, une convulsion. Photographier, c'est tout le contraire, le mouvement du corps est complètement différent*». Il nourrit néanmoins, à l'instar de la littérature et des souvenirs personnels, le travail du compositeur, «*ce métier qui permet de se réassembler en permanence, en créant un corps fictif, entre fantasme et réalité*» ●

<sup>1</sup> Dans ses *Lettres à un jeune poète*

<sup>2</sup> Pascal Dusapin, *Une musique en train de se faire*, éd. du Seuil, 2009.